

Introduction

Le dogme catholique de l'Immaculée Conception n'est pas aussi vieux que l'Église. Il est relativement récent et date seulement de 1854. Il fut proclamé par le pape Pie IX dans la bulle *Ineffabilis Deus*. S'il est en général admis que le mythe de la virginité de Marie est symptomatique de la répulsion de l'Église vis-à-vis de la sexualité, il faut cependant noter que ce dogme s'est imposé à la faveur d'un contexte historique particulier. La virginité de la mère de Jésus apparaît au beau milieu du XIX^e siècle. La cause de cette soudaine découverte s'explique par l'apparition de nouvelles idées scientifiques : les théories de l'hérédité biologique se déploient dans le monde des savants et la société les accepte rapidement. Si Marie doit rester vierge, c'est avant tout parce que Dieu ne peut hériter du patrimoine génétique d'un homme. Dieu ne peut en aucun cas être redevable de quoi que ce soit à un mortel. Le texte de la bulle papale parle ainsi expressément de « la prérogative de l'exemption de la souillure héréditaire¹ ». La virginité de Marie est nécessaire pour rompre la chaîne de l'hérédité de Jésus, en préservant son patrimoine génétique de toute forme d'ascendance humaine qui viendrait assombrir sa divine splendeur.

Il y a dans l'histoire de la psychanalyse quelque chose qui ressemble au mystère de Marie, quelque chose qui fait penser à la virginité de Freud lorsqu'il donne naissance à la psychanalyse, à une annulation de ses dettes, à une négation de tout héritage. Le mythe des origines dans la psychanalyse est alimenté d'emblée par Freud lui-même et construit à partir des deux

1. Bulle *Ineffabilis Deus*, pape Pie IX, du 8 décembre 1854. Je dois à François Bing d'avoir attiré mon attention sur ce fait.

grandes sagas qui accompagnent son aura au temps des commencements; la *splendid isolation* et « l'autoanalyse ». Avec Ernest Jones comme ange gardien du récit biblique, la postérité freudienne peut adorer la belle image d'un Freud héros solitaire, tel un David refoulé et exclu, dont le courage exceptionnel lui permet de gagner la bataille contre le Goliath de la psychiatrie, vétuste et traditionaliste, la guerre contre l'hypocrisie victorienne et, enfin, de vaincre au moyen de son autoanalyse l'enfer même qui régnait dans les méandres de son esprit.

Le nom du premier exploit, l'expression anglaise *splendid isolation*, vient d'une idée de Wilhelm Fliess qui l'avait lui-même empruntée à Lord Salisbury¹. Celui-ci disait de la politique extérieure britannique de l'époque qu'elle était un splendide isolement. Fliess reprend cette heureuse formule pour « consoler son ami de sa grande solitude » et de l'isolement auquel il était soumis. Freud s'y identifie immédiatement et la fait sienne, définissant ainsi les dix années les plus fertiles de sa carrière, alors que son génie créateur, en « complète solitude », met au monde la psychanalyse. La suggestion de Fliess satisfait ainsi le désir de Freud de *concevoir loin de tout partenaire*, isolé de toute influence, éloigné de toute contamination et sans héritage.

La *splendid isolation* ne témoigne pas uniquement des insultes, du rejet et du mépris dont le père de la psychanalyse a été victime. Elle exprime également un obscur désir, un oxymoron devant lequel Freud tient une position aussi paradoxale que l'expression elle-même. En même temps qu'il se plaint de son « isolement », qu'il dénonce la sottise de ceux qui l'excluent par leurs préjugés victoriens, il chante pourtant les louanges de cette époque d'exil où il pouvait laisser libre cours à sa créativité sans craindre les conflits qui l'assiégeront par la suite. L'*isolement* lui assure un terrain où son esprit reste vierge de toute pollution et libre de toute influence².

1. Ernest Jones (1955), *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, vol. II, *Les années de maturité, 1901-1909*, Paris, PUF, 1961, p. 6.

2. Ainsi dira-t-il ne pas avoir lu certains auteurs, pour ne pas en subir leurs influences. Nietzsche est l'exemple le plus connu, mais il parle aussi de John Stuart Mill ou de Schopenhauer.

Ainsi, on peut lire dans ses mémoires que, s'il a pu avoir un jugement complètement impartial, s'il a pu atteindre la parfaite neutralité, refusée à ses contemporains, face à la sexualité, c'est aussi grâce à cette « proscription » qui le préservait des lieux communs. C'est elle qui lui a procuré l'avantage de l'« indépendance des critères », nécessaire pour engendrer une science comme la psychanalyse¹.

Loin d'être uniquement un enfer, l'isolement fait aussi de cette époque une époque merveilleuse, dira-t-il, car sans conflits quant aux priorités, sans luttes ni mésententes : Freud était seul, intellectuellement parlant, et seul il a enfanté la psychanalyse. La *splendid isolation* engendre la psychanalyse sans fécondation, à partir du désir d'un géniteur unique : Freud et personne d'autre.

Le deuxième chapitre de la saga des origines, l'autoanalyse, est symboliquement plus important encore que celui de l'isolement. Il en parle déjà dans *La Science des rêves*, juste avant le fameux rêve d'Irma, dont le déroulement lui avait fait songer précocement à la célébrité. Si ce mythe a d'emblée été alimenté par Freud lui-même, c'est Jones, qui avec encore plus de véhémence, va le désigner comme le véritable exploit d'un Freud héroïque qui devient ainsi « le premier homme à franchir de telles limites... ». C'est grâce à Jones que l'exploration auto-analytique devient le noyau central et la condition même de la découverte de la psychanalyse. C'est elle qui aurait permis à Freud de dévoiler le complexe d'Œdipe, la sexualité infantile, le refoulement, toutes notions qu'il théoriserait par la suite dans son *splendide isolement*. Seule et unique autoanalyse validée dans l'histoire du freudisme, le terme, du fait de la particule « auto » qui le désigne, porte plus radicalement encore que l'« isolement » le désir de n'être tributaire de personne et de s'auto-engendrer.

Si tout futur analyste doit passer par l'expérience personnelle de l'analyse, le dispositif le confrontera toujours à un autre à qui il sera lié, en vertu du transfert, durant son travail de gestation. Ce lien tient une telle place que l'on parle de « filiations » et que des arbres généalogiques se dessinent, semblables à ceux

1. Sigmund Freud (1925), *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, 1984, p. 17.

que l'on connaît sur les grandes familles. La formation d'un nouvel analyste est ainsi la mise en place d'un lien de filiation par lequel il devient redevable de son statut à celui qui l'a accompagné dans son cheminement. Freud est exceptionnel parce qu'il s'est auto-enfanté, n'a pas eu de parents. Ce n'est pas qu'il est orphelin, c'est qu'il s'est fait lui-même. Tel est le mythe de l'autoanalyse.

Mais s'il y a deux exploits – « isolement » et « autoanalyse » – pour un seul et unique mythe des origines, ce n'est pas non plus un hasard. La *formation théorique* et l'*analyse personnelle*, l'adhésion à un maître à penser et la filiation du divan sont comme le père et la mère dans la longue gestation d'une formation analytique. Ce sont les deux racines qui soutiendront la croissance de tous les cursus dans n'importe lequel des *instituts de formation* créés par la suite. L'universalité de ce modèle d'études est si bien établie que faire jouer la transmission sur ces deux pivots est peut-être le seul point qui fasse consensus dans le large éventail des écoles de psychanalyse existantes aujourd'hui, qui peuvent être en farouche opposition sur tout le reste.

On comprend donc l'énorme réussite d'un tel mythe des origines : *splendid isolation* et autoanalyse représentent dans la saga du mouvement analytique les conditions de l'émergence d'un nouvel analyste, une sorte de « cursus originaire » de Freud qui lui donne à lui et à personne d'autre les droits de propriété sur sa nouvelle science, car c'est un cursus sans enseignant ni analyste. Freud est analysant de lui-même, il est son propre maître. En devenant le père de la psychanalyse, il crée une lignée séparée, de sorte que son savoir ne doit rien à personne, que ce soit dans les champs de la philosophie, de la science ou de la religion. C'est un « point zéro », un point de départ absolu qui pourra même être daté, d'une manière quasi obsessionnelle, à partir de telle lettre, tel manuscrit, tel rêve ou tel texte.

Notre longue approche d'une histoire fantasmatique des origines permet déjà de cerner une première idée clé de cet ouvrage que font apparaître les termes « rupture » et « filiation » dans le sous-titre. L'existence même d'un tel mythe des origines semble mettre en exergue le désir inscrit d'emblée de rompre

avec quelque chose, de se démarquer de son contexte, ou plus encore, de couper tout lien entre la nouvelle science et l'horizon des autres disciplines.

Le premier mythe de la saga, l'isolement freudien, sera renforcé par un discours spécialement conçu par ses héritiers et qui, en raison de son imbrication avec le désir de Freud, fera école : l'existence d'une *rupture épistémologique de la psychanalyse*. L'*autoanalyse* et la *splendid isolation* semblent bien préparer Freud à un départ vers l'inédit, vers une création tout à fait originale et sans précédent.

Mais, entre le désir d'isolement de Freud et la dernière notion de « rupture épistémologique » beaucoup plus tardive et systématisée, plus d'un demi-siècle s'est écoulé. Leur rapport est loin d'être aussi évident que dans un syllogisme dont le fantasme freudien serait la prémisse et le changement épistémique la conclusion. Ce serait aller trop vite en besogne. Il faut bien commencer par reconnaître qu'« isolement » et « auto-gestation » ne veulent pas dire « rupture épistémologique ». Il s'agit de deux ordres d'idées bien différents qui ont été, cependant, imbriqués à un moment donné par l'historiographie pour des raisons autres que l'analyse épistémologique proprement dite. Nous tenterons plus loin de montrer pourquoi.

Pour revenir à Freud, nul doute qu'en s'identifiant héroïquement à un Galilée incompris ou à un Darwin répudié, que son désir d'isolement, sa place d'injurié et sa veine auto-procréatrice étaient au service d'autre chose que d'une affaire de coupure épistémologique. Premièrement, et pour le dire rapidement, il s'agissait d'honorer la dette de sa propre névrose qui réclamait l'accomplissement du rêve infantile de devenir « celui qui allait troubler le sommeil du monde ». Deuxièmement, il s'agissait, plus consciemment et d'une manière plutôt stratégique, de se servir du pouvoir d'avoir découvert tout seul la psychanalyse contre les premiers schismatiques, au moment précis où leurs inventions inopinées risquaient de dissiper ce qu'il voulait laisser en héritage.

Mais l'isolement freudien, si important qu'il puisse nous paraître, ne modifie en rien les fondements épistémologiques de la psychanalyse. C'est bien plus tard, sous la plume de ses héritiers, que

l'idée d'une rupture à ce niveau vint se greffer sur le tissu de croyances et de vérités que constituait le fantasme du retranchement freudien pour aller y chercher un fondement dans l'autorité du père. Car l'hypothèse philosophique d'une *rupture épistémologique* combinée au désir freudien de s'isoler produit l'effet magique d'une vérité: le mirage où l'on voit Freud éternel, dans le ciel limpide de sa splendide solitude, alors qu'il engendre un savoir duquel allait naître un monde nouveau.

C'est la beauté de cette image mille fois rêvée qui nous éblouit et nous laisse suspendus dans le temps de l'adoration. Une adoration qui vient d'un désir complexe caractérisant ceux qui la soutiennent, les postfreudiens, servant à organiser le dernier des mythes dont nous allons parler maintenant. Il est en quelque sorte le négatif du mythe des origines, car il ne concerne pas le rapport entre Freud et ses prédécesseurs mais celui qui le lie à ses héritiers. Il ne constitue pas un plaidoyer pour la rupture, l'inédit ou l'originalité, mais bien au contraire, un serment de fidélité, de continuation et de respect. Comme tous les mythes, il intervient là où il est question d'obturer le trou noir de l'impossible: la filiation épistémologique entre Freud et chacun de ses continuateurs. Car l'énorme puzzle qu'est devenu le freudisme ne peut trouver sa cohérence que si chacune de ses pièces se croit liée à Freud d'une manière mythique. Le désir de faire école, de rompre, de réinventer la psychanalyse, ne va pas de pair avec la nécessité de rester freudien, d'honorer la dette de l'histoire, d'être en paix avec le père de notre discipline. C'est ce conflit qui trouble les jugements sur les véritables filiations et les véritables ruptures. Plus cette contradiction est refoulée, plus elle génère de mythes. C'est toujours une question d'héritage. Le mythe de la continuité épistémologique entre Freud et ses héritiers vient d'une certaine façon se greffer sur la belle histoire de la rupture de Freud avec ses ancêtres pour la compléter et la consolider. C'est bien grâce aux discours sur la rupture épistémologique de Freud que les inévitables fissures existantes entre son *épistémê* et la nôtre peuvent être renvoyées à la génération précédente et placées entre Freud et ses maîtres, loin de nous

et de notre époque, préservant ainsi à la fois notre besoin d'être en paix avec lui et notre désir d'innover. En renvoyant toute coupure *avant* Freud, ses héritiers peuvent se saisir de cette chance unique de lui être inexorablement fidèles.

La version officielle sur le déroulement des idées ne comporte donc pas *une* mais *deux* fables légendaires qui ne sont guère discutées : celle d'une rupture entre Freud et ses prédécesseurs et celle d'une continuité avec ses descendants. Nous approchons ici du sujet précis de cet ouvrage.

Les deux mouvements postfreudiens que nous retiendrons, parce qu'ils ont pris une véritable ampleur paradigmatique, sont le kleinisme et le lacanisme.

Ces deux mouvements, bien qu'ils se situent différemment par rapport à la première génération des psychanalystes, partagent une même aspiration à la filiation avec ces derniers. Les Anglais se voient comme les inspirateurs d'une réélaboration approfondie de Freud. Leur chef de file, Melanie Klein, se présente comme celle qui a prolongé les recherches freudiennes au-delà de la frontière où Freud s'était arrêté : les aspects archaïques de la personnalité, les anxiétés précoces, le nourrisson. Lacan, en revanche, excommunié et condamné à l'exil dans l'association qui l'avait formé, préconise un « retour » à Freud et se félicite d'avoir compris le véritable sens de la parole freudienne. Malgré ces différences de positionnement, tous deux se réclament de l'œuvre du fondateur de la psychanalyse, laissant de côté la question de la continuité épistémologique comme si elle allait de soi.

Au-delà de tout véritable travail d'analyse épistémologique des travaux en question, cette double image légendaire est bien souvent relative à des nécessités d'ordre politique. Et une fois de plus, Freud lui-même n'est pas étranger à cette nécessité. Pendant les quinze premières années de sa carrière, jusqu'en 1909, il n'a eu de cesse de répéter que le mérite de la découverte de la psychanalyse revenait à Breuer. En faisant ainsi appel à l'autorité de ce médecin réputé, il se réfugiait derrière son prestige afin de parer aux tempêtes de critiques dont il faisait l'objet. Mais, à partir de 1914, Freud s'est vu comme obligé de revenir sur ses propos

en réclamant des droits légitimes sur la fondation de la psychanalyse. Ce sont les premiers schismatiques du mouvement, Alfred Adler et Carl Jung, qui l'obligèrent à donner ce coup de barre radical dans sa stratégie. En publiant l'*Histoire du mouvement psychanalytique* Freud reprit les choses en main ; désormais, la psychanalyse était sa responsabilité à lui et à personne d'autre que lui. Les droits que Freud y réclamait ne s'arrêtaient pas à des questions de priorité scientifique, loin de là. Dès la première page de son texte, il allait jusqu'à exiger une prérogative qui ferait école : être le seul à décider ce qui doit s'appeler psychanalyse « ou ce qui pourrait être mieux désigné autrement¹ ».

Côté jardin, cette stratégie a donné les résultats que l'on sait : le père de la psychanalyse a réussi à garder le nom, la méthode et le contrôle de l'association qu'il avait créée. Côté cour : cette réappropriation va produire des effets indésirables. Si jusqu'alors la psychanalyse – de l'avis de Freud lui-même – se trouvait assujettie aux seules observations impartiales des données cliniques, c'est-à-dire au libre jeu de la science, après les deux premières scissions, elle deviendra très fortement dépendante de la personne de son découvreur. Les appellations « psychanalyste » et « freudien » deviendront équivalentes au point que l'on ne pourra désormais plus être l'un sans se réclamer de l'autre. Les dissidences puis les ruptures de Wilhelm Stekel, d'Alfred Adler et de Carl Jung n'ont pas seulement ouvert la voie à la méfiance et à la haine dans le mouvement, elles ont aussi condamné le rêve freudien qui consistait à faire de la psychanalyse *la* théorie du psychique. Elles ont mis fin à son règne plénipotentiaire, en menaçant de la reléguer au rang d'école parmi d'autres.

Cette malheureuse identification entre la science et la personne du maître qui la développe, ce freudocentrisme précocement acquis, jouera un rôle de premier plan non seulement dans la sociologie des organisations psychanalytiques mais aussi dans

1. Sigmund Freud (1914), « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », *Cinq leçons sur la psychanalyse* suivi de *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, traduction de l'allemand par le Dr Samuel Jankélévitch en 1927, revue par l'auteur lui-même, Paris, Payot, 1965, p. 8.

le discours sur la théorie. Elle obligera ses rejetons les plus créatifs et les plus fidèles à manœuvrer afin d'incorporer leurs innovations à l'œuvre de Freud, même dans ces nombreux cas où leurs développements théoriques sont en flagrante rupture avec la pensée freudienne. La crainte de la déviance agit comme un corset venant brider le rêve de la théorie de chacun¹. Toute tentative sérieuse de questionner le corpus freudien s'accompagnera désormais d'un risque d'exclusion hors du champ de la psychanalyse, les cas d'Adler et de Jung en seront l'illustration.

Ainsi Freud, dans une certaine mesure à son insu, ne va pas seulement poser les premières pierres du mythe de son *isolement* et de son *exclusion*, mais il va aussi participer à l'élaboration de ces serments de fidélité à la lettre, auxquels devra souscrire chacun de ses continuateurs. De telle sorte que la créativité, l'innovation, l'inattendu seront soumis à l'épreuve du loyalisme freudien, afin que son ascendant en fasse sans cesse la preuve. De cette manière, même si Klein et Lacan ont adopté des positions différentes vis-à-vis du travail de Freud, ils ont tous deux été contraints d'aménager leurs propres élaborations avec un discours aligné sur le mythe de la continuité avec le père de la psychanalyse.

L'entreprise de constitution et de consolidation du discours rupturiste sur Freud n'est pas l'œuvre d'un seul. Elle n'est pas déterminée par un seul facteur. Elle s'est organisée progressivement, au cours de deux décennies, impliquant de nombreux penseurs venus des différentes sphères du postfreudisme. Son capital vient de deux fonds : d'une part, d'une datation précise qui emprunte à l'histoire l'idée de révolution, de changement radical et violent scindé, identifiable et datable, et d'autre part, de la constitution d'un discours concret sur la démarcation épistémique de la nouvelle science, sur sa spécificité. La première brique a été posée très tôt, dès le début des recherches historiques conséquentes,

1. « Il faut en finir avec ce lieu commun qui accrédite la réputation du psychanalyste en mal de filiation adoptive et d'identification généalogique », Pierre Fédida, préface à Christine Lévy-Friesacher, *Meynert-Freud*, « *L'Amentia* », Paris, PUF, 1983, p. 13.

entreprises à la suite de la publication de la correspondance entre Freud et Fliess en 1950. Au moment de la parution de l'ouvrage, on avait l'impression qu'il nous faisait plonger dans l'ébullition même du cerveau de Freud. Le lecteur suivait émerveillé le déroulement de la gestation à travers ses pages comme s'il était devant une échographie. Le titre en français de l'ouvrage le souligne de façon on ne peut plus claire : *La Naissance de la psychanalyse*.

À quel moment exact Freud a-t-il cessé d'être neurologue pour se faire psychanalyste ? À quelle date, quelle heure et quelle minute précise peut-on considérer qu'il ouvre les yeux aux premiers rayons du soleil du premier jour de vie de la nouvelle science ? Quand précisément a-t-il chassé les savoirs qui lui avaient été transmis ?

Cette date précise, la date de la célèbre révolution freudienne, ne tarde pas à être fixée. Il s'agit du 21 septembre 1897. Ce jour-là, dira-t-on plus tard, Freud, en abandonnant le trauma, vient de découvrir le fantasme.

C'est du moins la position d'Erik Erikson qui publie en 1955 la première étude sur les lettres de Freud à Fliess dans l'*International Journal of Psycho-Analysis*. Il les qualifie d'« héroïques et historiques¹ ». Peu de temps après, Ernst Kris, dans l'introduction qu'il rédige pour les lettres à Fliess, et accompagné d'Anna Freud et de Marie Bonaparte, authentifie la position d'Erikson et la développe. Freud décrit de manière détaillée le processus de découverte du fantasme inconscient, rompant avec la tradition matérialiste de son époque. Et c'est cette rupture qui marque la véritable naissance de la psychanalyse. Nous reviendrons plus longuement sur les détails de cette période dans notre dernier chapitre.

La deuxième brique apportée à l'édifice de la position rupturiste est issue de la pensée française, sans doute la plus marquante quant à la révision des fondements de la psychanalyse. Pour elle, la nécessité d'une démarcation fut d'autant plus importante que le structuralisme continental devait faire jouer la discontinuité

1. Erik Erikson (1955), « Freud's "The Origins of Psycho-Analysis" », *International Journal of Psycho-Analysis*, n° 36, p. 1-15.

dans ses explications génétiques afin de s'opposer au regard historiciste qu'il rejetait.

En France, la position rupturiste domine largement la deuxième moitié du xx^e siècle, de Bachelard, Koyré et Canguilhem à Foucault et Althusser. Le « point zéro » repéré par les Anglo-Saxons dans les lettres à Fliess, la date du 21 septembre et « l'abandon du trauma » tombaient à pic pour les Français désireux de fonder la pensée de Freud sur la notion de structure.

Ainsi, dans la philosophie française de l'époque, trois noms résonnent constamment avec des adjectifs tels que « révolutionnaire », « dérangeant », « rupturiste » : Marx, Nietzsche et Freud. Ces trois noms sont emblématiques de la force libératrice de toute oppression, qu'elle soit théorique, politique ou philosophique. Ces trois noms incarnent l'épée, le marteau et la plume venant libérer une armée d'analystes, de psychiatres et de philosophes de l'aliénation positive venue d'outre-Atlantique, d'une Amérique euphorique et toute-puissante. Ces trois noms ne se reconnaissent aucun ancêtre car ils sont eux-mêmes synonymes de rupture, de coupure et de transformation radicale.

Deux des plus grands penseurs du moment écrivent et réécrivent ensemble les noms de Marx, Nietzsche et Freud : Michel Foucault, qui les convoque sous la notion de « soupçon », et Louis Althusser, qui en parle comme de « trois enfants qu'on n'attendait pas¹ » qui s'attaquent à la « Raison Occidentale » – deux mots écrits en majuscule –, qui n'ont pas de « père légal² » car ils sont des « enfants naturels » qui ne sont pas conçus mais qui conçoivent. Car Freud « eut beau, écrit Althusser, chercher des précédents théoriques, des pères en théorie, [mais] il n'en trouva guère³ ». Éloquente image d'auto-procréation forgeant le socle d'un idéal afin de soutenir l'idée d'une rupture épistémologique radicale opérée par Freud à l'égard de tout ce qui l'a précédé. Après quoi, le grand maître français honore sans entraves les

1. Louis Althusser (1964), « Freud et Lacan », *Écrits sur la psychanalyse*, Paris, Stock/IMEC, 1993, p. 26.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 27.

deux fantasmes freudiens de la *splendid isolation* et de l'autoanalyse: « Il a dû subir et aménager la situation théorique suivante: être à lui-même son propre père¹. » Ainsi Freud aurait semé dans le désert, réussissant pourtant à faire germer ses réflexions. Une fois de plus, de même que pour les auteurs de l'école américaine et anglaise, ce désert théorique aurait obligé Freud à « importer » des concepts de la physique énergétique, de l'économie politique et de la biologie de son temps. « Importer » car aucune connexion théorique avec la science de son temps n'est véritablement possible, de sorte que toute suggestion sur un éventuel partage conceptuel ne serait que de « l'idéologie »².

Avec ces deux argumentations en toile de fond, une date pour la révolution et un fondement philosophique sur la discontinuité épistémologique, l'historiographie pourra organiser un discours plus concret sur la rupture de Freud. Elle se fonde sur les deux faits majeurs définissant 1897, l'un technique, l'autre théorique: le premier c'est l'*abandon de l'hypnose en faveur de la libre association* et le second l'*abandon de la théorie traumatique en faveur de l'avènement de la « réalité psychique »*. Ces deux faits sont généralement considérés comme l'épicentre du bouleversement épistémologique originaire, comme si Freud, en renonçant à l'hypnose et au trauma, s'était dégagé du même coup de l'*épistémé* du XIX^e siècle.

Cet assemblage historique produit une image populaire de Freud comme archétype de l'homme classique du XX^e siècle dont le profil est le relativisme épistémologique, la passion du symbolique et la construction d'une subjectivité encadrée par le langage. La somme de documents allant à l'encontre de cette croyance reste ignorée du fait de cet imaginaire. Freud est et restera jusqu'à la fin de sa vie un homme du XIX^e siècle.

Immergé jusqu'au cou dans un matérialisme typique de son temps, il n'a cessé d'agir sous l'influence d'une époque qui glorifiait la science d'une manière héroïque, et que nous réduisons aujourd'hui à l'appellation quelque peu méprisante de

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 28.

« scientisme ». Encadré par ces noms connus qui ont donné à son siècle son esprit, et avec lequel sa pensée s'est formée, Freud a baigné dans cette flamme scientifique qui nous est aujourd'hui complètement étrangère à propos de la psychanalyse. Il croyait dans les forces de la nature, dans la réalité des faits en dehors des opinions personnelles, dans la rationalité radicale de la science comme seule issue possible à l'obscurantisme religieux, dans l'animalité humaine comme acquis fondamental de la biologie, dans le jeu des forces physiques ou physiologiques, dans le monisme comme seule option possible pour appréhender les phénomènes de l'esprit.

Freud est loin d'avoir rompu avec son temps, mais si nous avons malgré tout le sentiment profond qu'une rupture a bien eu lieu, c'est que nous vivons dans une époque où cet esprit n'est plus d'actualité. Une époque où l'*épistémé* n'est plus mécanique, physiologique ou biologique mais d'un ordre très différent. Une époque où les éternelles lois de la nature sont devenues de simples modèles d'explication ayant une durée de vie limitée, où l'inductivisme est remplacé par le déductivisme, où l'efficacité de l'enchaînement historique laisse la place à l'effet symbolique, les énergies et les forces devenant de pures métaphores et la sacrosainte objectivité cédant le pas au relativisme dans tous les domaines. La causalité elle-même qui, depuis Aristote était considérée comme absolue, est perçue de plus en plus depuis trente ans comme faisant partie d'un rapport probabiliste.

Notre cadre épistémique actuel ne naît pas à l'époque de Freud mais un peu plus tard, au moment où celui-ci disparaît. On assiste alors, et pas seulement dans la psychanalyse, à l'entrée en scène d'une autre *épistémé* qui bouleverse les vues sur la place de l'homme et de la nature et qui met l'accent sur ce qui sépare cette dernière de la culture en introduisant les théories des signes. Ce n'est pas seulement à Claude Lévi-Strauss ou à Ferdinand de Saussure qu'il faut penser, mais aussi à Ernst Cassirer – dont l'influence sur le kleinisme est prégnante –, à la logique mathématique anglaise de Bertrand Russell ou de Ludwig Wittgenstein, qui recentre le problème de la vérité et de la science autour d'une analyse du langage et de la proposition, ou encore à la relativité historique d'un Benedetto Croce ou d'un

Robert George Collingwood, qui collent sur le dos de l'historien dans les premières décennies du xx^e siècle les mêmes faits que quarante ans plutôt un Leopold von Ranke prenait pour des données purement objectives. La liste est, bien évidemment, plus longue que ces quelques lignes. L'ampleur du phénomène est telle qu'il touche toutes les écoles des sciences humaines dès la deuxième moitié du xx^e siècle.

C'est à ce moment que les forces, l'énergie, les déterminants biologiques, le matérialisme vulgaire de l'époque freudienne disparaissent pour être remplacés par de nouveaux paradigmes : les signes, la nomination, la signification et le symbolisme. C'est à ce moment que l'*épistémê* des sciences naturelles se désintègre devant l'émergence d'une *épistémê* de la sémiose. La lumière aveuglante de cette explosion nous empêche de regarder en face le véritable statut épistémique de Freud d'avant ce *Big-Bang*. Prenons par exemple la perplexité dans laquelle nous nous trouvons à chaque fois que nous sommes confrontés à la conviction de Freud que la psychanalyse est, et doit rester, une science naturelle. Il est pourtant difficile d'occulter cette aspiration qui lui était si chère, ainsi que ses commentaires obstinés qui faisaient de sa discipline une science provisoire dans l'attente que la biologie trouve les moyens d'agir directement sur les sources pulsionnelles. Nous nous surprenons même à tourner trop rapidement les pages à chaque fois que dans l'un de ses textes Freud le souligne : « La psychologie, dit-il en 1938, elle aussi, est une science de la nature. Que serait-elle donc d'autre¹? » Il a opiniâtement soutenu ces idées, complètement saugrenues aujourd'hui, tout au long de sa vie, sans changer la moindre virgule à ses propos pendant le demi-siècle qui l'a vu s'occuper de psychanalyse. Une « science naturelle » veut dire une méthode basée sur l'expérience, un ensemble d'hypothèses testables, d'expérimentations, un savoir transmissible par les voies académiques les plus banales. À prendre au sérieux cette position de Freud, la psychanalyse serait plus proche des sciences cognitives et de la psychiatrie médicale que de ce qu'elle est devenue aujourd'hui.

1. Sigmund Freud, *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1985, p. 291.

Depuis la reprise par l'historiographie savante des commencements de la psychanalyse, certaines zones d'ombre commencent à se clarifier. Après le travail d'Ola Andersson¹ qui inscrit Freud dans la continuité de ses maîtres, notamment Charcot, après la recherche approfondie de Kenneth Levin² sur les premières théories de Freud en rapport à la physiologie, après le monumental ouvrage d'Henri Ellenberger³ qui a montré que l'imagerie freudienne de l'isolement intellectuel et de l'autoanalyse devait être sinon remise en cause tout du moins relativisée, une révision critique sur la question de la rupture épistémologique et sur le rapport, à ce niveau, entre Freud et les postfreudiens, devenait inéluctable.

Nous avons tenté, dans les pages qui suivent, d'explorer en profondeur ces deux grands mythes des origines : celui de la rupture de Freud d'avec ses maîtres et celui de la continuité avec ses héritiers, à la lumière d'une recherche dans l'histoire de nos idées. Nous avons essayé de montrer qu'ils sont intimement liés et dépendants l'un de l'autre. Nous nous sommes efforcé d'explicitier les raisons théoriques qui sous-tendent ces changements de cap et nous avons tenté, enfin, de situer les moments précis où des mouvements de cet ordre ont bien eu lieu.

Notre recherche se divise en deux parties. Dans la première, nous revisiterons les travaux de Freud, qui ont donné naissance à la psychanalyse, en suivant le mythe des origines tel qu'il nous a été transmis : l'avènement du fantasme, la découverte de la sexualité infantile et les phénomènes originaires. Dans la seconde, nous aborderons le démantèlement de l'épistémologie naturaliste et la réélaboration du travail freudien menés par deux de ses grands continuateurs, Klein et Lacan. Nous nous efforcerons de montrer, grâce à une analyse comparative, quels sont les concepts précis en vertu justement du nouveau biais qui leur

1. Ola Andersson (1962), *Freud avant Freud, la préhistoire de la psychanalyse (1886-1896)*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1997.

2. Kenneth Levin (1978), *Freud's Early Psychology of the Neuroses. A Historical Perspective*, University of Pittsburgh Press, 1978.

3. Henri F. Ellenberger (1970), *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994.

est attaché et qui réorganise la pensée de Freud en nous proposant la lecture que nous en avons aujourd'hui.

Finalement, dans un chapitre qui donne son titre à ce livre, nous tenterons de dresser le tableau de l'évolution des idées dans notre mouvement qui ne tienne pas seulement compte de tous ces changements, mais qui intègre le regard historiographique rétrospectif, ayant eu pour résultat la mythique des origines qui nous a été transmise.